

Extrait de la biographie de Marina Abramovic

Dans cet extrait, elle commente des photographies de moments clés de sa vie...

1

Un matin, je me promenais dans la forêt avec ma grand-mère. Il faisait beau, tout était paisible. Je n'avais que quatre ans, j'étais toute petite. Et j'ai vu une chose très étrange – une ligne droite en travers de la route. J'étais si curieuse que je m'en suis approchée ; je voulais simplement la toucher. Mais ma grand-mère a hurlé, de toutes ses forces. J'en garde un souvenir très vif. C'était un énorme serpent.

C'est le premier moment de ma vie où j'ai vraiment eu peur – sans avoir la moindre idée de ce que je devais craindre. En fait, c'était la voix de ma grand-mère qui m'avait effrayée. Et puis le serpent est parti en ondulant, vite.

La peur vous vient de vos parents et d'autres membres de votre entourage. Ce sont eux qui la construisent en vous. On est tellement innocent au début ; on ne sait pas.

Je viens d'un lieu obscur. La Yougoslavie d'après-guerre, entre le milieu des années 1940 et celui des années 1970. Une dictature communiste, le maréchal Tito au pouvoir. On manquait perpétuellement de tout, une grisaille omniprésente. Il y a quelque chose dans le communisme et le socialisme – une sorte d'esthétique qui repose sur la pure laideur. Le Belgrade de mon enfance ne possédait même pas le monumentalisme de la place Rouge de Moscou. Tout était, en quelque sorte, d'occasion. C'était comme si nos dirigeants avaient regardé à travers le prisme d'un communisme d'emprunt et bâti quelque chose de moins bon, de moins fonctionnel, de plus merdique.

Moi à Belgrade, 1951

Je n'ai pas oublié les locaux collectifs – leurs murs étaient recouverts d'une peinture vert crasseux et leurs ampoules nues émettaient une lumière grise qui vous dessinait d'étranges cernes sous les yeux. L'association entre cette lumière et la couleur des murs donnait à tout le monde un teint jaunâtre, on aurait cru qu'il y avait une épidémie d'hépatite. Quoi que vous fassiez, vous éprouviez un sentiment d'oppression, et de vague dépression.

Des familles entières vivaient dans ces immeubles massifs, hideux. Comme il était impossible aux jeunes d'obtenir un logement à eux, chaque appartement abritait plusieurs générations – la grand-mère et le grand-père, le jeune couple et leurs enfants. Les problèmes étaient inévitables avec toutes ces familles coincées dans des espaces très exigus. Les jeunes couples étaient obligés d'aller au parc ou au cinéma pour coucher ensemble. Quant à acheter quelque chose de nouveau ou de joli, c'était hors de question.

Une blague de l'époque communiste : un type part à la retraite et comme il a été un ouvrier exceptionnel, on lui offre, au lieu de la montre habituelle, une voiture neuve. On lui dit qu'il a beaucoup de chance – elle lui sera livrée à telle date, dans vingt ans.

« Le matin ou l'après-midi ? interroge le type.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? s'étonne le fonctionnaire.

— C'est que j'ai le plombier qui vient ce jour-là », explique l'autre.

Ma famille n'a pas eu à supporter tout cela. Mes parents étaient des héros de la guerre et comme ils s'étaient battus contre les nazis aux côtés des partisans yougoslaves, les communistes commandés par Tito, ils sont devenus après la guerre d'éminents membres du Parti et ont exercé des emplois prestigieux. Mon père faisait partie de la garde d'élite du maréchal Tito ; ma mère dirigeait un institut qui s'occupait des monuments historiques et se chargeait de l'acquisition d'œuvres d'art pour des bâtiments publics. Elle était aussi directrice du musée de l'Art et de la

Révolution. Du coup, nous jouissions de nombreux privilèges. Nous habitions un grand appartement au centre de Belgrade – au 32 de la rue Makedonska. Un grand bâtiment des années 1920, avec d'élégants ouvrages en ferronnerie et en verre, comme un immeuble parisien. Nous disposions d'un étage entier, huit pièces pour quatre – mes parents, mon petit frère et moi –, un luxe inouï à l'époque. Quatre chambres, une salle à manger, un immense salon, une cuisine, deux salles de bains et une chambre de bonne. Le salon contenait des rayonnages remplis de livres, un piano à queue noir et des tableaux sur tous les murs. Ma mère étant directrice du musée de la Révolution, elle pouvait aller dans les ateliers des peintres et acheter leurs toiles – des œuvres influencées par Cézanne, Bonnard et Vuillard, et aussi de nombreuses peintures abstraites.

Quand j'étais petite, je trouvais que notre appartement était le chic du chic. J'ai appris plus tard qu'il avait appartenu autrefois à une riche famille juive et avait été confisqué pendant l'occupation nazie. J'ai aussi pris conscience plus tard que les tableaux que ma mère accrochait aux murs n'étaient pas très bons. Avec le recul, je pense – pour ces raisons comme pour d'autres – qu'en réalité, nous habitions un endroit atroce.

Mes parents, Danica et Vojin Abramović, 1945.

Ma mère, Danica, et mon père, Vojin – surnommé Vojo –, avaient vécu un grand amour pendant la Seconde Guerre mondiale. Une histoire étonnante – elle était belle, il était beau et ils s'étaient sauvés réciproquement la vie. Ma mère était commandante dans l'armée et avait sous ses ordres un groupe de soldats chargés de patrouiller sur les lignes de front à la recherche de partisans blessés qu'il fallait transporter en lieu sûr. Mais un jour, au cours de l'avancée des Allemands, elle a attrapé le typhus. Elle était allongée, inconsciente, brûlante de fièvre, au milieu de blessés graves, entièrement recouverte d'une couverture.

Elle aurait très bien pu mourir si mon père n'avait pas autant aimé les femmes. Quand il a aperçu sa longue chevelure qui sortait de la couverture, il n'a pas pu s'empêcher de la soulever pour regarder. Et quand il a vu combien cette femme était belle, il l'a transportée dans un village voisin, où des paysans l'ont soignée et guérie.

Six mois plus tard, elle était de retour sur le front, et conduisait des soldats blessés à l'hôpital. C'est alors que, parmi les plus mal en point, elle a reconnu celui qui l'avait sauvée. Mon père, couché là, perdait son sang. Il était condamné car il n'y avait plus de sang pour les transfusions. Mais ma mère a constaté qu'ils avaient le même groupe sanguin, elle lui a donné son sang et lui a sauvé la vie.

Un vrai conte de fées. Et puis la guerre les a à nouveau séparés.

Ils ont tout de même fini par se retrouver et une fois la paix revenue, ils se sont mariés. Je suis née l'année suivante – le 30 novembre 1946.

La nuit qui a précédé ma naissance, ma mère a rêvé qu'elle accouchait d'un serpent géant. Le lendemain, elle a perdu les eaux pendant une réunion du Parti. Elle a refusé de se faire excuser et n'a accepté qu'on la conduise à l'hôpital qu'une fois la réunion terminée.

J'étais prématurée – et l'accouchement a été très difficile pour ma mère. L'expulsion du placenta ne s'est pas faite comme il fallait et une septicémie s'est déclarée. Une nouvelle fois, elle a bien failli mourir ; elle a dû rester à l'hôpital presque un an. Et ensuite, il lui a fallu encore un bon moment pour pouvoir recommencer à travailler, et m'élever.

Au début, on m'a confiée à la bonne. J'étais de santé délicate et je ne mangeais pas bien – je n'avais que la peau sur les os. La bonne avait un fils qui avait le même âge que moi et à qui elle donnait tout ce que je n'arrivais pas à avaler ; il est devenu grand et gros. Quand ma grand-mère Milica, la mère de ma mère, est venue nous voir et a constaté ma maigreur, elle a été horrifiée. Elle m'a immédiatement emmenée chez elle où je suis restée six ans, jusqu'à la naissance de mon frère. Mes parents ne venaient me voir que le week-end. Pour moi, c'étaient deux

personnes bizarres qui arrivaient une fois par semaine et m'apportaient des cadeaux qui ne me plaisaient pas.

Il paraît que quand j'étais petite, je n'aimais pas marcher. Ma grand-mère m'installait sur une chaise devant la table de la cuisine pendant qu'elle allait au marché, et elle me retrouvait exactement à la même place à son retour. Je ne sais pas pourquoi je refusais de marcher, mais je me dis que le fait d'avoir été ballottée de l'un à l'autre n'y était pas étranger. J'avais du mal à trouver ma place et pensais sans doute que si je marchais, je serais obligée de repartir, pour aller encore ailleurs.

Les relations entre mes parents ont été difficiles presque tout de suite, avant même ma naissance sans doute. Leur incroyable histoire d'amour et leur beauté les avaient réunis – le sexe aussi – mais il y avait tant de choses qui les séparaient ! Ma mère venait d'une famille riche, c'était une intellectuelle, elle avait fait des études en Suisse. Je me rappelle que ma grand-mère disait que quand ma mère était partie rejoindre les partisans, elle avait laissé à la maison soixante paires de chaussures, n'emportant avec elle qu'une paire de vieux souliers de paysanne.

La famille de mon père était pauvre, mais c'étaient des héros militaires. Son propre père avait été commandant dans l'armée et avait été décoré. Mon père avait été emprisonné, dès avant la guerre, à cause de ses opinions communistes.

Pour ma mère, le communisme était un concept intellectuel, qu'elle avait appris à l'école en Suisse quand elle avait étudié Marx et Engels. Rejoindre les partisans était pour elle un choix idéaliste, et puis, c'était à la mode. Pour mon père en revanche, c'était la seule voie, parce qu'il était issu d'un milieu modeste et d'une famille de combattants. C'était un vrai communiste. Le communisme, il en était convaincu, permettrait de changer le système de classes.

Ma mère adorait aller au ballet, à l'opéra, aux concerts de musique classique. Mon père adorait faire rôtir des cochons de lait à la cuisine et boire un coup avec ses vieux potes, les partisans. Ils n'avaient donc presque rien en commun, ce qui les a condamnés à une vie conjugale très malheureuse. Ils passaient leur temps à se chamailler.

S'ajoutait à cela le goût irrésistible de mon père pour les femmes, qui l'avait attiré initialement vers ma mère.

Mon père n'a cessé d'être infidèle, dès le début de leur mariage. Ma mère ne supportait pas ça, bien sûr, et rapidement, elle en est venue à ne plus le supporter, lui. Je n'en ai rien su au début, évidemment, pendant que j'habitais chez ma grand-mère. Mais quand j'ai eu six ans, mon frère Velimir est né et je suis retournée vivre chez mes parents. De nouveaux parents, une nouvelle maison, un nouveau frère, tout en même temps. Et presque tout de suite, ma vie est devenue beaucoup plus difficile.

Je me rappelle que je voulais retourner chez ma grand-mère, où je me sentais vraiment en sécurité. La vie y était tranquille. Ma grand-mère avait de nombreux rituels, le matin et le soir ; les journées étaient parfaitement rythmées. Elle était très pieuse, et toute son existence tournait autour de l'église. Chaque matin à six heures, au lever du soleil, elle allumait un cierge pour prier. Et à six heures du soir, elle en allumait un autre. Jusqu'à six ans, je l'ai accompagnée à l'église tous les jours et j'ai tout appris sur les saints. Une odeur d'encens et de café fraîchement torréfié régnait toujours dans sa maison. Elle grillait les grains de café vert avant de les moudre à la main. J'éprouvais chez elle un profond sentiment de paix.

Quand je suis retournée vivre chez mes parents, ces rituels m'ont manqué. Mes parents se levaient le matin et travaillaient toute la journée en me laissant avec les domestiques. De plus, j'étais affreusement jalouse de mon frère. Comme c'était un garçon, le premier fils, il a immédiatement été le préféré. C'était comme ça, dans les Balkans. Les parents de mon père avaient eu dix-sept enfants, mais ma grand-mère paternelle n'était entourée que de photos de ses fils, pas de ses filles. La naissance de mon frère a été accueillie comme un grand événement. Je n'ai su que plus tard que, quand j'étais née, mon père n'en avait parlé à personne, alors que,

quand Velimir est venu au monde, Vojo est sorti avec des copains pour boire, tirer des coups de feu en l'air et dépenser beaucoup d'argent.

Pire encore, on a rapidement découvert que mon frère était atteint d'une forme d'épilepsie infantile – il était pris de convulsions et tout le monde s'empressait autour de lui, lui accordant encore plus d'attention. Un jour, quand personne ne regardait (j'avais six ou sept ans), j'ai voulu faire sa toilette et j'ai failli le noyer – je l'ai collé dans la baignoire et plouf, il s'est enfoncé sous l'eau. Si ma grand-mère ne l'en avait pas sorti, j'aurais été enfant unique.

Moi, avec ma tante Ksenija, ma grand-mère Milica et mon frère Velimir, 1953.

J'ai été punie, bien sûr. J'étais souvent punie, pour un oui ou pour un non, et c'était presque toujours des corrections physiques – des coups et des gifles. Ma mère et sa sœur Ksenija, qui a vécu chez nous un moment, se chargeaient des punitions ; mon père, jamais. Elles me frappaient jusqu'à ce que j'aie des bleus. J'étais couverte d'hématomes. Mais il leur arrivait de recourir à d'autres méthodes. Il y avait dans notre appartement une sorte de penderie très profonde et où il faisait un noir d'encre – en serbo-croate, on appelle ça un plakar. Elle s'ouvrait par une porte qui coulissait dans le mur, et il n'y avait pas de poignée ; on la faisait simplement glisser pour l'ouvrir. J'étais fascinée, et terrifiée, par cette penderie. Je n'avais pas le droit d'y entrer. Mais quelquefois, quand j'avais été vilaine – ou quand ma mère ou ma tante trouvaient que j'avais été vilaine –, elles m'y enfermaient.

J'avais affreusement peur du noir. Mais ce plakar était rempli de fantômes, de présences spirituelles – des êtres lumineux, informes et muets, qui n'avaient pourtant rien d'effrayant. Je leur parlais. Leur présence me semblait parfaitement naturelle. Ils faisaient tout simplement partie de ma réalité, de ma vie. Et dès que j'allumais, ils disparaissaient.

Mon père, comme je l'ai dit, était un homme très séduisant, au visage solide et sérieux, couronné d'une chevelure abondante, puissante. Un visage héroïque. Sur les photos du temps de la guerre, on le voit presque toujours sur un cheval blanc. Il s'est battu avec la 13^e division du Monténégro, un groupe de guérilleros qui menaient des opérations éclairs contre les Allemands ; il fallait un courage incroyable. Beaucoup de ses amis ont été tués à ses côtés.

Vojo le jour de la libération, Belgrade, 1944.

Son plus jeune frère s'était fait prendre par les nazis et avait été torturé à mort. Et voilà qu'un jour, le groupe de guérilleros de mon père a attrapé le type qui avait tué son frère et le lui a amené. Mon père ne l'a pas exécuté. Il a déclaré : « Personne ne rendra la vie à mon frère », et il a laissé partir le type. C'était un guerrier, et il ne badinait pas avec l'éthique de la guerre.

Comme mon père ne me punissait jamais et ne me frappait jamais, je me suis mise à l'aimer. Et bien qu'il ait été souvent absent avec son unité militaire quand mon frère était encore bébé, Vojo et moi sommes peu à peu devenus d'excellents amis. Il était toujours gentil avec moi – je me rappelle qu'il m'accompagnait au carnaval et m'achetait des bonbons.

Quand il m'emmenait, nous étions rarement seuls ; il était le plus souvent avec une de ses petites amies. Toutes ces jeunes femmes m'achetaient de merveilleux cadeaux que je rapportais à la maison, folle de joie. Je disais : « Oh, regardez ce que la belle dame blonde m'a acheté », et ma mère balançait tout par la fenêtre.

Mon père et moi, 1950.

La vie conjugale de mes parents avait tout d'une guerre – je ne les ai jamais vu se blottir l'un contre l'autre, s'embrasser ou se manifester la moindre affection. Peut-être n'était-ce qu'une vieille habitude du temps des partisans, mais ils dormaient tous les deux avec un pistolet chargé sur leur table de chevet ! Je me rappelle qu'un jour, pendant une des rares périodes où ils s'adressaient la parole, mon père est rentré déjeuner et ma mère lui a demandé : « Tu veux de

la soupe ? » Quand il a dit « oui », elle est arrivée derrière lui et lui a renversé la soupe brûlante sur la tête. Il a hurlé, repoussé la table, cassé toute la vaisselle qui se trouvait dans la pièce et est sorti. Cette tension était constante. Ils ne se parlaient jamais. Chez nous, à Noël, personne n'était heureux.

De toute façon, nous ne fêtons pas Noël ; nous étions communistes. Mais ma grand-mère, pieuse comme elle l'était, célébrait le Noël orthodoxe, le 7 janvier. C'était merveilleux, et terrible. Merveilleux, parce qu'elle consacrait trois jours à préparer une fête très compliquée – des plats spéciaux, des décorations, tout. Mais elle était obligée de masquer les fenêtres par des rideaux noirs parce que, dans la Yougoslavie de l'époque, il était dangereux de célébrer Noël. Des espions relevaient les noms des familles qui se réunissaient pour les jours de fête ; le gouvernement récompensait les délateurs. Alors les membres de ma famille arrivaient chez ma grand-mère un par un, et nous fêtons Noël derrière les rideaux noirs. Ma grand-mère était la seule à pouvoir réunir toute ma famille. C'était beau.

Les traditions étaient belles, elles aussi. Chaque année, ma grand-mère préparait une tarte au fromage dans laquelle elle glissait une grosse pièce d'argent avant de la mettre au four. Si vous mordiez dans la pièce d'argent – sans vous casser une dent –, ça vous portait bonheur. Il fallait garder la pièce jusqu'à l'année suivante. Elle jetait du riz sur nous ; ceux qui en recevaient le plus connaîtraient la plus grande réussite pendant l'année à venir.

Ce qui était terrible, c'est que même pour Noël, mes parents ne s'adressaient pas la parole. Et que chaque année, tous les cadeaux qu'on me faisait étaient des objets utiles qui ne me plaisaient pas. Des chaussettes en laine, un livre qu'il fallait que je lise, un pyjama en flanelle. Les pyjamas étaient toujours trop grands de deux tailles – ma mère prétendait qu'ils rétréciraient au lavage, mais ce n'était pas vrai.

Je n'ai jamais joué à la poupée. Je n'en ai jamais eu envie. D'ailleurs, je n'aimais pas les jouets. Je préférais jouer avec les ombres des voitures qui passaient sur le mur, ou avec un rayon de soleil qui entrait par la fenêtre. La lumière retenait les grains de poussière pendant leur voyage vers le sol, et j'imaginai que cette poussière contenait de petites planètes où vivaient différents peuples galactiques, des extraterrestres qui venaient nous rendre visite et se déplaçaient sur les rayons de soleil. S'y ajoutaient les créatures lumineuses du plakar. Toute mon enfance a été peuplée d'esprits et d'êtres invisibles. C'étaient des ombres et des morts que je pouvais voir.

Une de mes plus grandes phobies a toujours été le sang – mon propre sang. Quand j'étais petite et que ma mère et sa sœur me giflaient, j'avais des bleus partout ; je saignais tout le temps du nez. Et puis, quand j'ai perdu ma première dent de lait, l'hémorragie a duré trois mois. J'étais obligée de dormir assise dans mon lit pour ne pas m'étouffer. Mes parents ont fini par consulter des médecins pour essayer de comprendre ce que j'avais, et ils ont découvert que je souffrais d'une maladie du sang – ils ont d'abord cru à une leucémie. Mon père et ma mère m'ont envoyée à l'hôpital ; j'y suis restée presque un an. J'avais six ans. Cette année-là a été la plus heureuse de mon enfance.

Tout le monde dans la famille était gentil avec moi. Pour une fois, on m'apportait des cadeaux sympas. À l'hôpital aussi, les gens étaient adorables avec moi. C'était le paradis. Les médecins continuaient leurs analyses et ils ont fini par trouver que je ne souffrais pas de leucémie mais d'une affection plus mystérieuse – peut-être une sorte de réaction psychosomatique aux sévices de ma mère et de ma tante. On m'a prescrit toutes sortes de traitements, puis je suis rentrée chez nous et les gifles et les coups ont repris, peut-être un peu moins fréquemment tout de même.

J'étais censée endurer ces corrections sans broncher. Je crois qu'en un sens, ma mère voulait faire de moi une combattante, comme elle. Pour être une communiste ambivalente, elle n'en était pas moins une communiste coriace. La détermination des vrais communistes – une détermination spartiate – devait leur permettre de « traverser les murs ». « La douleur ? Je peux supporter la douleur », a dit Danica dans une interview filmée que j'ai réalisée plus tard dans

sa vie. « Personne ne m'a jamais entendue et personne ne m'entendra jamais crier. » Chez le dentiste, elle exigeait qu'on ne lui fasse pas d'anesthésie quand on lui arrachait une dent. C'est à elle que je dois mon autodiscipline, et j'ai toujours eu peur d'elle.

Ma mère était une maniaque de l'ordre et de la propreté – c'était en partie la conséquence de son passé militaire, mais peut-être était-ce aussi une réaction au chaos de sa vie conjugale. Elle me réveillait en pleine nuit si elle estimait que je dormais n'importe comment et que je froissais mes draps. Aujourd'hui encore, je dors d'un seul côté du lit, parfaitement immobile – au lever, je n'ai qu'à rabattre les couvertures pour que mon lit soit fait. Quand je suis à l'hôtel, on ne sait même pas que j'y ai passé la nuit.

Ma mère pendant la visite de la délégation bulgare, Belgrade, 1966.

J'ai également appris que c'était mon père qui m'avait donné mon nom à ma naissance, et que c'était celui d'une combattante russe dont il avait été amoureux pendant la guerre ; l'explosion d'une grenade l'avait tuée sous ses yeux. Cette ancienne flamme contrariait beaucoup ma mère – et par association, il me semble que mon existence la contrariait aussi.

L'obsession de l'ordre de Danica s'est insinuée dans mon inconscient. J'ai longtemps fait un cauchemar récurrent – et très perturbant – où il était question de symétrie. Dans ce rêve étrange, j'étais un général qui passait en revue une interminable rangée de soldats, tous impeccables. Je retirais alors un unique bouton de l'uniforme d'un soldat, et tout ce bel ordre s'effondrait. Je me réveillais dans un état de panique absolue. J'avais tellement peur de briser la symétrie.

Dans un autre rêve récurrent, j'entrais dans la cabine d'un avion pour découvrir qu'elle était vide – il n'y avait pas de passagers. Toutes les ceintures étaient disposées dans un ordre irréprochable, posées sur le siège correspondant. Toutes, sauf une. Et cette ceinture mal rangée m'affolait littéralement, comme si j'en étais responsable. Dans ce rêve, c'était toujours moi qui avais fait quelque chose pour rompre la symétrie, ce n'était pas permis et une force supérieure allait me punir.

J'étais persuadée qu'en venant au monde, j'avais détruit la symétrie du couple que formaient mes parents – à la suite de ma naissance, après tout, leur relation était devenue violente et épouvantable. De plus, ma mère n'a cessé de me reprocher, toute ma vie, d'être exactement comme mon père, celui qui partait. La propreté et la symétrie étaient les passions de ma mère, avec l'art.

J'ai su dès l'âge de six ou sept ans que je voulais être artiste. Alors qu'elle me punissait pour trois fois rien, ma mère m'a toujours encouragée dans cette voie. Pour elle, l'art était sacré. C'est ainsi que, dans notre grand appartement, je n'avais pas seulement ma chambre personnelle, mais aussi mon propre atelier de peinture. Et alors que le reste de l'appartement était bourré d'objets en tout genre, de tableaux, de livres, de meubles, dès mon plus jeune âge, j'ai tenu à ce que les deux pièces qui m'étaient réservées soient spartak – spartiates. Aussi dépouillées que possible. Dans ma chambre, il y avait un lit, une chaise et une table, c'est tout. Dans mon atelier, uniquement mon chevalet et mon matériel de peinture.

Mes premières œuvres représentaient mes rêves. À mes yeux, ils étaient plus réels que la réalité dans laquelle je vivais – je n'aimais pas ma réalité. Je me rappelle qu'il m'arrivait de me réveiller et que le souvenir de mes rêves soit si vif que je les notais, et ensuite je les peignais, en deux couleurs seulement, très particulières, un vert foncé et un bleu nuit. Jamais d'autre teinte.

J'étais très attirée par ces deux couleurs – je ne sais pas vraiment pourquoi. Pour moi, les rêves étaient vert et bleu. J'ai pris des vieux rideaux avec lesquels je me suis fait une longue robe dans ces couleurs-là, celles de mes rêves.

La tenue que je me suis faite avec des rideaux, 1960.

On jugera peut-être que c'était une existence privilégiée, et en un sens, c'est vrai – dans un monde de grisaille et de privations communistes, je vivais dans le luxe. Je ne lavais jamais mon linge moi-même. Je ne repassais pas mes vêtements. Je ne faisais pas la cuisine. Je n'avais même pas à faire le ménage de ma chambre. D'autres le faisaient pour moi. Tout ce qu'on me demandait, c'était de bien travailler à l'école et d'être la meilleure.

Je prenais des leçons de piano, d'anglais et de français. Ma mère ne jurait que par la culture française – tout ce qui était français était parfait. J'avais beaucoup de chance, mais malgré tout ce confort, je me sentais très seule. La seule liberté que j'avais était la liberté d'expression. J'avais tout l'argent que je voulais pour m'acheter des peintures, mais pas pour m'acheter des vêtements. Je n'avais pas d'argent pour tout ce qui me faisait vraiment envie quand j'étais adolescente.

En revanche, si je voulais un livre, on me l'achetait. Si je voulais aller au théâtre, on me prenait un billet. Si j'avais envie d'écouter de la musique classique, on me donnait des disques. Toute cette culture ne m'était pas seulement offerte, elle m'était imposée. Ma mère me laissait des petits mots sur la table avant de partir au travail, me précisant combien de phrases de français j'avais à apprendre, quels livres je devais lire – tout était planifié pour moi.

Sur ordre de ma mère, j'ai dû lire tout Proust, du début à la fin, tout Camus, tout Gide ; sur ordre de mon père, j'ai dû lire tous les auteurs russes. Même si je lisais contrainte et forcée, j'arrivais à m'évader dans les livres. Comme celle de mes rêves, leur réalité était plus puissante que celle qui m'entourait.

Quand je lisais un livre, tout le reste cessait d'exister. Le malheur qui régnait dans ma famille s'envolait – les violentes disputes de mes parents, la tristesse de ma grand-mère à qui l'on avait tout pris. Je me fondais dans les personnages.

Les récits excessifs faisaient mes délices. J'adorais l'histoire de Raspoutine qu'aucune balle ne pouvait tuer – le communisme mêlé au mysticisme faisait largement partie de mon ADN. Je n'oublierai jamais non plus une curieuse nouvelle de Camus, *Le Renégat*. Elle raconte l'histoire d'un missionnaire chrétien parti convertir une tribu du désert et qui se fait en réalité convertir par elle. Quand il enfreint une de leurs règles, les membres de la tribu lui coupent la langue.

J'étais très attirée par Kafka. J'ai dévoré *Le Château* – j'avais vraiment l'impression de vivre à l'intérieur de ce livre. Kafka avait une manière si troublante de vous entraîner dans le labyrinthe administratif dans lequel K, son personnage principal, essayait de se frayer un chemin. C'était déchirant : il n'y avait pas d'issue. Je souffrais avec K.

La lecture de Rilke, en revanche, m'a apporté une authentique bouffée d'oxygène poétique. Sa façon de parler de la vie était toute différente de ce que j'avais pu en comprendre jusque-là. Ses expressions de souffrance cosmique et de connaissance universelle se rattachaient à des idées que je découvrirais plus tard dans le bouddhisme zen et dans les écrits soufis. Cette toute première découverte m'a grisée.

Terre, n'est-ce pas cela que tu veux : invisible ressusciter en nous ? – n'est-ce pas là ton rêve, d'être un jour enfin invisible ? – Terre ! Invisible ! Quelle est, sinon métamorphose, ta charge pressante ?

Le seul cadeau de ma mère qui m'ait vraiment fait plaisir était un livre intitulé *Lettres* : été 1926, consacré à la correspondance à trois entre Rilke, la poétesse russe Marina Tsvetaïeva et Boris Pasternak, l'auteur du *Docteur Jivago*. Ils ne s'étaient jamais rencontrés, mais appréciaient beaucoup leur travail respectif, et pendant quatre ans, ils ont tous composé des sonnets qu'ils se sont adressés mutuellement. À travers cette correspondance, chacun d'eux est tombé passionnément amoureux des deux autres.

Pouvez-vous imaginer une fille de quinze ans souffrant de la solitude qui tombe sur une histoire pareille ? (De plus, le fait que Tsvetaïeva et moi portions le même prénom prenait évidemment une signification cosmique.) Toujours est-il que, finalement, Tsvetaïeva s'éprend plus

profondément de Rilke que de Pasternak et lui écrit qu'elle veut venir en Allemagne faire sa connaissance. « Vous ne pouvez pas, lui répond-il. Vous ne pouvez pas venir me voir. » Cette dérobade ne fait qu'attiser sa passion. Elle ne cesse de lui écrire, insistant pour venir – et alors, il lui explique : « Vous ne pouvez pas venir me voir – je suis mourant. » « Je vous interdis de mourir », réplique-t-elle. Il meurt tout de même et le triangle se brise. Tsvetaïeva et Pasternak continuent à s'envoyer des sonnets, elle de Moscou, lui de Paris. Ensuite, parce qu'elle a épousé un Russe blanc que les communistes ont jeté en prison, elle est obligée de quitter la Russie avec ses deux jeunes enfants. Elle part pour le midi de la France puis se trouve à court d'argent et se résout à rentrer en Russie. Pasternak et elle décident qu'au bout de quatre ou cinq années de correspondance passionnée, elle fera halte à Paris, à la gare de Lyon, lors son voyage de retour. Ils pourront ainsi enfin se rencontrer. Lors de cette entrevue, ils sont affreusement nerveux tous les deux. Elle trimbale une vieille valise russe tellement bourrée qu'elle ne tient pas fermée : en la voyant se débattre pour l'empêcher de s'ouvrir, Pasternak part en courant chercher un bout de corde qu'il enroule autour de la valise. Les voilà assis ensemble, presque incapables de dire un mot – leurs écrits les ont menés si loin que, lorsqu'ils se trouvent finalement face à face, ils sont terrassés par l'émotion. Pasternak lui dit qu'il va acheter un paquet de cigarettes – il part et ne revient pas. Tsvetaïeva reste là, elle attend, attend, puis c'est l'heure de son train. Elle prend sa valise ficelée et rentre en Russie. Elle regagne Moscou. Son mari est en prison ; elle n'a pas d'argent. Alors elle part pour Odessa et là, ne sachant comment survivre, elle adresse une lettre à l'Union des écrivains, sollicitant un emploi de femme de ménage. On lui répond qu'on n'a pas besoin d'elle. Alors elle prend la corde dont Pasternak s'est servi pour réparer sa valise et elle se pend. Quand je lisais ce genre de livre, je ne mettais pas le nez dehors avant de l'avoir fini. J'allais à la cuisine, je mangeais puis je retournais dans ma chambre, je lisais, je repartais manger, je retournais lire. C'est tout. Pendant plusieurs jours d'affilée.

Je devais avoir à peu près douze ans quand ma mère a obtenu une machine à laver importée de Suisse. C'était un objet extraordinaire – nous étions une des premières familles de Belgrade à en avoir une. Elle est arrivée un matin, brillante, neuve et mystérieuse : nous l'avons installée dans la salle de bains. Ma grand-mère ne faisait pas confiance à cet engin. Elle y faisait la lessive, puis ressortait le linge et le donnait à la bonne pour qu'elle le relave à la main.

Un matin, alors que j'étais rentrée à la maison après l'école, je me suis assise dans la salle de bains, les yeux rivés sur cette fascinante machine neuve qui tournait et agitait les vêtements avec un bruit monotone – DOUN-DOUN-DOUN-DOUN. J'étais hypnotisée. Elle était équipée d'un système d'essorage automatique avec deux rouleaux en caoutchouc qui tournaient lentement en sens inverse pendant que le linge était vigoureusement brassé dans la cuve. Je me suis amusée à glisser mon doigt entre les rouleaux et à le retirer à toute vitesse.

Mais à un moment, je n'ai pas été assez rapide. Les rouleaux ont happé mon doigt et ont commencé à le tirer et à l'écraser. Ça faisait atrocement mal ; j'ai hurlé. Ma grand-mère était à la cuisine. En m'entendant crier, elle s'est précipitée à la salle de bains mais, dépassée par toute cette technologie, elle n'a pas pensé à débrancher tout simplement la prise. Elle a cru bon de se précipiter dans la rue pour chercher de l'aide. Pendant ce temps, les rouleaux avaient entraîné ma main tout entière.

Nous habitions au troisième étage, et ma grand-mère était une femme corpulente ; il lui a fallu un certain temps pour descendre les trois volées de marches et les remonter. Elle est revenue accompagnée d'un jeune homme costaud ; tout mon avant-bras était prisonnier des rouleaux qui continuaient à tourner lentement.

Le jeune homme, qui n'était pas plus doué avec la technologie que ma grand-mère, n'a pas eu l'idée, lui non plus, de débrancher la machine : il a décidé d'employer ses muscles pour me

délivrer. De toutes ses forces, il a écarté les deux rouleaux – et s’est pris une décharge électrique si violente qu’il a été projeté à l’autre bout de la salle de bains, où il s’est effondré, inconscient. Je suis tombée par terre, moi aussi, le bras enflé et bleu.

À cet instant, ma mère est rentrée et a immédiatement compris ce qui s’était passé. Elle a appelé une ambulance pour le jeune homme et moi, avant de me flanquer une bonne gifle.

Quand j’allais à l’école, on insistait beaucoup sur l’histoire des partisans. Nous devions connaître le nom de toutes les batailles de la guerre, celui de tous les cours d’eau et de tous les ponts franchis par les soldats. Et bien sûr, nous devions apprendre ce qu’avaient fait Staline, Lénine, Marx et Engels. À Belgrade, tous les lieux publics étaient décorés d’une immense photo du président Tito, flanquée de portraits de Marx et Engels.

En Yougoslavie, on entraînait chez les « Pionniers » du Parti à sept ans. Les Pionniers portaient un foulard rouge qu’ils devaient repasser soigneusement et ranger sans faute à côté de leur lit. On nous apprenait à défiler et à chanter les hymnes communistes, à croire à l’avenir de notre pays, et ainsi de suite. Je me rappelle combien j’étais fière de porter ce foulard et d’être membre du Parti. J’ai été scandalisée le jour où j’ai découvert que mon père, qui avait toujours du mal à se coiffer, se servait de mon foulard des Pionniers comme bandana pour retenir ses cheveux.

Les défilés jouaient un rôle très important, et tous les enfants devaient y participer. Nous célébrions le 1er Mai, parce que c’était une fête communiste internationale, et le 29 novembre, date de la proclamation de la république de Yougoslavie. Tous les enfants nés le 29 novembre pouvaient aller voir Tito et on leur donnait des bonbons. Ma mère me disait que j’étais née le 29, mais je n’ai jamais eu le droit d’aller à la distribution de bonbons. Je n’étais pas assez sage, disait-elle, pour bénéficier de ce privilège. C’était encore une façon de me punir. Quelques années plus tard, quand j’ai eu dix ans, j’ai découvert que je n’étais pas née le 29 novembre, mais le 30.

J’ai eu mes premières règles à douze ans et elles ont duré plus de dix jours – j’ai beaucoup saigné. Ce liquide rouge ne cessait de s’écouler de mon corps, sans s’arrêter. Comme j’avais gardé des souvenirs d’enfance d’hémorragies incontrôlables et d’hospitalisation, j’étais terrifiée. J’ai cru que j’allais mourir.

Ce n’est pas ma mère, mais la bonne, Mara, qui m’a expliqué ce qu’était la menstruation. Mara était une gentille femme grassouillette, aux gros seins et aux lèvres pleines. Quand elle m’a prise chaleureusement dans ses bras pour me dire ce qui se passait dans mon corps, une étrange impulsion m’a poussée à l’embrasser sur la bouche. Ce baiser ne s’est pas tout à fait concrétisé – j’étais très troublée, et je n’ai plus jamais éprouvé ce désir. Mais des sensations étranges envahissaient soudain mon corps. C’est à cette époque aussi que j’ai commencé à me masturber, souvent, et toujours avec un profond sentiment de honte.

Avec la puberté sont venues mes premières migraines. Ma mère en souffrait également – une ou deux fois par semaine, elle rentrait plus tôt du travail et s’enfermait dans sa chambre, dans le noir. Ma grand-mère lui posait quelque chose de frais sur le front, des tranches de viande, des rondelles de pommes de terre ou de concombre, et il ne fallait surtout pas faire de bruit dans l’appartement. Danica, bien sûr, ne se plaignait jamais – sa fameuse détermination spartiate.

J’avais peine à croire que des migraines puissent être aussi douloureuses : ma mère ne parlait jamais des siennes, et ne m’a, évidemment, jamais témoigné la moindre compassion. Mes crises duraient bien vingt-quatre heures. Je restais allongée sur mon lit, souffrant le martyre, me précipitant de temps à autre à la salle de bains pour vomir et déféquer en même temps. Les nausées et la diarrhée aggravaient encore la douleur. Je m’obligeais à rester couchée parfaitement immobile dans certaines positions – la main sur le front, ou les jambes bien droites, ou encore la tête inclinée à un certain angle – qui semblaient m’apporter un léger soulagement. C’est ainsi que j’ai commencé à apprendre à accepter comme à surmonter la douleur et la peur.

Vers la même époque, j'ai découvert des papiers de divorce dans un placard, sous des piles de draps. Mon père et ma mère ont pourtant continué à vivre ensemble – en enfer – pendant encore trois ans. À dormir dans la même chambre, pistolet sur la table de chevet. Le pire était quand mon père rentrait au milieu de la nuit : ma mère devenait folle et ils se tapaient dessus. Elle se précipitait alors dans ma chambre, me tirait du lit et me tenait devant elle comme un bouclier, pour qu'il cesse de la frapper. Jamais mon frère. Toujours moi.

Mon frère, Velimir, 1962.

Aujourd'hui encore, je ne supporte absolument pas qu'on hausse le ton sous le coup de la colère. Le cas échéant, je me pétrifie instantanément. C'est comme si on me faisait une piqûre – je ne peux plus bouger. C'est un réflexe. Il peut m'arriver de me mettre en colère, moi aussi, mais il en faut beaucoup pour que je me mette à crier de rage. Ça mobilise une énergie incroyable. Bien sûr, il m'arrive de hurler dans mes performances – ce n'est qu'une manière d'exorciser les démons. Mais je ne hurle pas contre quelqu'un.

Mon père est resté mon ami et, de plus en plus, je suis devenue l'ennemie de ma mère. Quand j'avais quatorze ans, elle a été nommée déléguée de la Yougoslavie à l'Unesco, à Paris, ce qui l'obligeait à s'absenter plusieurs mois d'affilée. La première fois qu'elle est partie, mon père a apporté de gros clous au salon, il est monté sur une échelle et a enfoncé les clous dans le plafond. Il y avait des éclats de plâtre partout. Puis il a suspendu au plafond une balançoire pour mon frère et moi. Nous étions ravis. C'était le paradis – une liberté totale. Quand ma mère est rentrée, elle a piqué une crise. La balançoire a disparu.

Pour mes quatorze ans, mon père m'a offert un pistolet. C'était une jolie petite arme, avec une crosse en ivoire et un canon d'argent gravé. « C'est un pistolet pour sac de soirée », m'a-t-il expliqué. Je n'ai jamais su s'il plaisantait ou non. Comme il voulait que j'apprenne à tirer, je suis allée dans les bois et j'ai tiré quelques coups de feu – puis j'ai fait tomber accidentellement mon pistolet dans la neige. Je ne l'ai jamais retrouvé.

Quand j'ai eu quatorze ans, mon père m'a aussi emmenée dans une boîte de strip-tease. C'était parfaitement déplacé, mais je n'ai pas posé de questions.

J'avais envie de bas de soie, et ma mère ne voulait pas en entendre parler : seules les prostituées portaient des bas de ce genre. Mon père m'en a offert. Ma mère les a jetés par la fenêtre. Je sais bien qu'il m'achetait – pour que je l'aime, pour que je ne parle pas de ses frasques à ma mère –, mais ma mère savait tout.

Elle ne voulait jamais que mon frère et moi invitions des amis à la maison, parce qu'elle avait une peur bleue des microbes. Nous étions si timides que les autres enfants se moquaient de nous. Une fois, pourtant, mon école a organisé un échange avec des enfants de Croatie. Je suis allée chez une jeune Croate, à Zagreb. Elle avait une famille formidable. Ses parents étaient affectueux entre eux et avec leurs enfants ; aux repas, tout le monde était assis ensemble, ils parlaient, ils riaient beaucoup. Ensuite, la fille est venue dans ma famille, et ça a été atroce. Personne ne parlait. Personne ne riait. Nous ne nous asseyions même pas ensemble. J'avais affreusement honte – de moi-même et de ma famille, de l'absence complète d'amour qui régnait chez nous – et ce sentiment de honte était un enfer.

À quatorze ans, j'ai invité un copain, un garçon de l'école, à venir chez moi jouer à la roulette russe. Il n'y avait personne à la maison. Nous nous sommes installés dans la bibliothèque, assis face à face devant la table. Je suis allée chercher le revolver de mon père sur sa table de nuit, j'en ai sorti toutes les cartouches, sauf une, j'ai fait tourner le barillet, et j'ai tendu l'arme à mon ami. Il a posé le canon sur sa tempe et a pressé sur la détente. Nous n'avons entendu qu'un cliquetis. Il m'a passé le revolver. Je l'ai posé sur ma tempe et j'ai pressé sur la détente. Cette fois encore, nous n'avons entendu qu'un cliquetis. Alors, j'ai pointé l'arme vers un rayonnage et j'ai pressé sur la détente. Il y a eu une énorme explosion, et la balle a traversé la pièce pour

aller se ficher dans le dos de L'Idiot de Dostoïevski. Une minute plus tard, j'avais des sueurs froides et je tremblais de tous mes membres.

Mes années d'adolescence ont été une période de malaise et de malheur insondables. Je me considérais comme l'élève la plus laide de l'école. Comme j'étais grande et mince, les autres me surnommaient la Girafe. On m'obligeait à m'asseoir au fond de la classe à cause de ma taille, mais je ne voyais pas le tableau, et du coup, j'avais de mauvaises notes. On a fini par comprendre que j'avais besoin de lunettes. Je ne parle pas de lunettes normales – celles que j'avais étaient une horreur de fabrication communiste, avec des verres épais et une monture affreusement lourde. J'essayais de les casser en les posant sur ma chaise et en m'asseyant dessus. Ou bien je les mettais en équilibre sur le montant de la fenêtre avant de refermer « accidentellement » le battant.

Avec mon père, portant mon jupon de fortune, 1962.

Ma mère ne m'achetait jamais les vêtements que portaient les autres filles. À cette époque-là, par exemple, les Jupons étaient à la mode – j'aurais donné ma vie pour en avoir un. Bien sûr, elle ne voulait pas. Ce n'était pas parce que mes parents n'avaient pas d'argent. Ils en avaient. Ils en avaient plus que tous les autres, parce qu'ils étaient partisans, communistes, membres de la bourgeoisie rouge. Alors pour faire comme si je portais un jupon, j'empilais six ou sept jupes sous la mienne. Mais ça n'avait pas l'effet voulu – on voyait toutes ces couches de jupes par-dessous, ou bien les jupes tombaient.

S'y ajoutaient les chaussures orthopédiques. Parce que j'avais les pieds plats, je devais porter des chaussures correctrices – et pas n'importe lesquelles, d'horribles chaussures socialistes : un épais cuir jaune, montant jusqu'à la cheville. Et comme s'il ne suffisait pas que ces chaussures soient lourdes et moches, ma mère a demandé au cordonnier de clouer deux bouts de métal sous la semelle, comme un fer à cheval, pour éviter qu'elles s'usent trop vite. Alors elles faisaient du bruit – clip clop – quand je marchais.

Oh, mon Dieu ! On m'entendait partout avec ces chaussures clip-clop. Je n'osais même plus me promener dans la rue. Si quelqu'un me suivait, je m'engouffrais sous un porche pour me laisser dépasser – j'étais morte de honte ! Je garde un souvenir particulièrement vivace d'une fête du 1er Mai où mon école avait eu le grand honneur d'être appelée à défiler devant Tito en personne. Notre formation devait être irréprochable – nous nous étions exercés tout un mois dans la cour de l'école pour être parfaitement au point. Le 1er mai au matin, nous nous sommes rassemblés pour le défilé et, juste après le départ, une des pièces métalliques fixées à la semelle de mes chaussures s'est détachée. Je ne pouvais plus marcher correctement. On m'a immédiatement fait sortir du rang. Je pleurais de honte et de rage.

Essayez d'imaginer : j'avais des jambes comme des allumettes, des chaussures orthopédiques et des lunettes atroces. Ma mère me coupait elle-même les cheveux au-dessus des oreilles, elle les attachait avec une barrette et me faisait porter de grosses robes de laine. En plus, j'avais des traits de bébé avec un nez immense. Un nez d'adulte dans un visage qui ne l'était pas. Je me trouvais affreuse.

Je demandais souvent à ma mère de pouvoir faire rectifier mon nez, et chaque fois, elle me giflait. Alors j'ai imaginé un plan en cachette.

Brigitte Bardot était la grande vedette de l'époque et elle incarnait à mes yeux l'idéal de la beauté et du charme. Je me disais que si je pouvais avoir le même nez que Brigitte Bardot, ma vie serait transformée. Alors j'ai conçu un plan qui me paraissait génial. J'ai découpé des photos de Bardot sous tous les angles – regardant l'objectif bien en face, de profil gauche, de profil droit – pour qu'on voie parfaitement son superbe nez. Et j'ai glissé toutes ces photos dans ma poche.

À l'époque, mon père et ma mère vivaient encore ensemble, et ils avaient un énorme lit conjugal en bois. C'était le matin, un moment où mon père aimait aller jouer aux échecs en ville et où ma mère prenait un café dehors avec ses amies. J'étais donc seule à la maison. Je suis allée dans leur chambre et j'ai décidé de tourner sur moi-même le plus vite possible. J'allais bien finir par tomber, me heurter au bord très dur de leur lit et me casser le nez. Alors, on me conduirait à l'hôpital. J'avais les photos de Brigitte Bardot dans ma poche et me disais que, tant qu'elles y étaient, les médecins n'auraient aucun mal à opérer mon nez pour qu'il ressemble au sien. Dans mon esprit, le plan était infaillible.

Alors j'ai tourné, tourné et je suis effectivement tombée en me cognant au lit, mais je ne me suis pas cassé le nez. En revanche, je me suis fait une vilaine entaille à la joue. Je suis restée allongée je ne sais combien de temps dans une mare de sang. Et puis ma mère est rentrée. Elle a pris la mesure de la situation de ses yeux sévères, a jeté les photos dans les toilettes et m'a giflée. Rétrospectivement, je ne regrette pas de ne pas être arrivée à me casser le nez parce que je crois que mon visage, avec un nez à la Brigitte Bardot, serait loin d'être une réussite. En plus, elle n'a pas très bien vieilli.

Mes anniversaires n'étaient pas des jours de bonheur mais de tristesse. Pour commencer, je ne recevais jamais le cadeau que j'aurais voulu. Et puis, ma famille n'était jamais vraiment soudée. Il n'y avait aucune joie, jamais. Je me rappelle que, le jour de mes seize ans, j'ai pleuré sans discontinuer parce que j'ai compris pour la première fois que j'allais mourir. J'avais l'impression que personne ne m'aimait, que tout le monde m'abandonnait. J'écoutais le Concerto pour piano no 21 de Mozart en boucle – il y avait dans cette musique un motif qui me brisait le cœur. Et puis, à un moment, je me suis entaillé le poignet pour de vrai. J'ai perdu tant de sang que j'ai cru que j'allais mourir. La coupure était vraiment profonde, mais j'avais manqué l'artère radiale, essentielle. Ma grand-mère m'a emmenée à l'hôpital où on m'a fait quatre points de suture ; elle n'en a jamais rien dit à ma mère.

J'écrivais des poèmes lugubres sur la mort. Mais dans ma famille, on ne parlait jamais de mort, surtout en présence de ma grand-mère. Nous n'évoquions jamais rien de déplaisant en sa présence. Bien des années plus tard, quand la guerre de Bosnie a éclaté, mon frère est monté sur le toit de l'immeuble de notre grand-mère et s'est mis à agiter l'antenne de télévision pour qu'elle croie que son poste était en panne – et on l'a emporté « chez le réparateur ». Pour cette raison (et parce qu'elle ne sortait jamais de chez elle), elle n'a jamais rien su de la guerre.

Quand j'avais dix-sept ans, mes parents ont donné une fête pour célébrer leur anniversaire : dix-huit ans de bonheur conjugal. Ils ont organisé un dîner chez nous, auquel ils ont invité tous leurs amis. Puis, une fois que tout le monde a été reparti, le drame a recommencé.

Mon père est allé faire la vaisselle à la cuisine, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Toujours est-il qu'il était à la cuisine et qu'il m'a dit : « On va laver les flûtes à champagne. Toi, tu essuies. »

J'ai pris le torchon et je me suis préparée à essuyer les verres. Par inadvertance, il a laissé tomber la première flûte. À cet instant, ma mère est entrée, elle a vu le verre brisé par terre et a explosé. Ils venaient de passer plusieurs heures à faire semblant d'être heureux, et toute sa colère et son amertume – sa rage – s'étaient accumulées. Elle a vu les éclats de verre et s'est mise à hurler contre mon père, lui reprochant tout et n'importe quoi : sa maladresse, l'échec de leur mariage, le nombre de maîtresses qu'il avait eues. Il est resté là, immobile. Et moi, j'assistais à la scène en silence, mon petit torchon à la main.

Elle hurlait, hurlait et mon père se taisait. Il ne bougeait pas. On se serait cru dans une pièce de Beckett. Après avoir passé plusieurs minutes à se lamenter sur tout ce qui n'allait pas dans leur couple, elle s'est arrêtée, constatant qu'il ne réagissait pas. Il a fini par lui demander : « C'est tout ? » Quand elle a répondu « oui », il a pris les autres flûtes à champagne et, une par une, il

les a jetées par terre, les onze. « Je ne supporterai pas ça onze fois de plus », a-t-il dit, et il est sorti.

Ça a été le début de la fin. Après cela, il est parti pour de bon. Le soir de son départ, il est venu me dire au revoir dans ma chambre. « Je m'en vais, m'a-t-il annoncé, et je ne reviendrai pas, mais nous continuerons à nous voir. » Il a pris une chambre d'hôtel et n'est jamais revenu.

Le lendemain, j'ai tellement pleuré que j'ai fait une sorte de crise de nerfs. Il a fallu appeler le médecin pour qu'il me donne un médicament – je n'arrivais pas à cesser de pleurer. J'étais folle de chagrin, parce que j'avais toujours senti que mon père m'aimait et me soutenait. Je savais que, sans lui, je serais encore plus seule.

Mais ma grand-mère est venue s'installer chez nous.

La cuisine est devenue le centre de mon univers. Nous avions une bonne, mais comme ma grand-mère Milica ne lui faisait pas confiance, elle arrivait à la cuisine de bonne heure le matin et prenait les choses en main. C'était là que tout se passait. Il y avait une cuisinière à bois et une grande table où je m'asseyais avec ma grand-mère pour lui raconter mes rêves. C'était notre occupation majeure quand nous étions ensemble. Elle s'intéressait beaucoup à l'interprétation des rêves et y voyait des signes. Si on rêvait qu'on perdait une dent mais qu'on n'éprouvait aucune douleur, ça voulait dire que quelqu'un qu'on connaissait allait mourir. Mais si on avait mal, ça voulait dire que quelqu'un de votre famille allait mourir. Rêver de sang voulait dire qu'on allait bientôt recevoir de bonnes nouvelles. Si on rêvait qu'on mourait, ça présageait une longue vie.

Ma mère partait travailler le matin à sept heures et quart et, dès qu'elle refermait la porte, tout le monde poussait un soupir de soulagement. Quand elle rentrait l'après-midi (à deux heures et quart précises), j'avais l'impression que la loi martiale était rétablie. J'avais tout le temps peur d'avoir fait quelque chose de mal, qu'elle s'aperçoive que j'avais légèrement déplacé un livre sur la droite ou troublé l'ordre de notre maison d'une manière ou d'une autre.

Un jour où nous étions assises à la table de la cuisine, ma grand-mère m'a raconté sa vie – elle était beaucoup plus ouverte avec moi, je crois, qu'avec les autres.

La mère de ma grand-mère était issue d'une famille très riche, et elle était tombée amoureuse d'un domestique. Ne pouvant évidemment pas accepter cette relation, sa famille l'a chassée. Elle est allée s'installer avec ce domestique dans le village de celui-ci, et a vécu dans une misère noire. Elle a eu sept enfants de lui et, pour gagner un peu d'argent, elle faisait la lessive d'autres gens. Elle est même devenue servante dans sa propre famille, où elle s'occupait du linge. On lui donnait un peu d'argent, et parfois de la nourriture. Mais il n'y avait jamais grand-chose à manger chez mon arrière-grand-mère. Ma grand-mère m'a dit que, par fierté, sa mère avait toujours quatre casseroles sur le feu, mais ce n'était que pour sauver les apparences. Elle y mettait de l'eau à bouillir, parce qu'il n'y avait rien d'autre.

Ma grand-mère était la plus jeune d'une fratrie de sept enfants, et elle était très jolie. Un jour, alors qu'elle avait quinze ans, elle allait à l'école quand elle a remarqué qu'un monsieur – il se promenait avec un autre homme – la regardait. Quand elle est rentrée chez elle, sa mère lui a demandé de préparer du café parce que quelqu'un souhaitait l'épouser. Ça se passait comme ça à l'époque.

Pour la famille de ma grand-mère, l'intérêt que lui portait ce monsieur était une bénédiction – ils n'avaient pas un sou et dès qu'elle serait mariée, ça ferait une bouche de moins à nourrir. Mieux encore, ce monsieur venait de la ville et il était riche – mais il était aussi bien plus âgé qu'elle : elle avait quinze ans et lui trente-cinq. Elle se rappelait avoir préparé du café turc pour lui, et le lui avoir apporté – c'était la première fois qu'elle avait vraiment l'occasion de voir le

visage de son futur mari. Mais elle était tellement intimidée en servant le café qu'elle ne l'a pas regardé. Il a discuté du mariage avec ses parents, et est reparti.

Trois mois plus tard, on l'a emmenée là où devait avoir lieu le mariage et c'est ainsi que, à quinze ans, elle a été mariée et s'est installée dans la maison de cet homme. C'était encore une enfant ; elle était vierge, bien sûr. Personne ne lui avait jamais parlé de sexe.

Elle m'a raconté comment s'était passée la première nuit, quand il avait voulu faire l'amour avec elle. Elle avait crié au meurtre et avait couru se réfugier chez la mère de son mari – ils vivaient tous ensemble, naturellement. Elle s'était cachée dans le lit de sa belle-mère en disant : « Il veut me tuer, il veut me tuer. » Sa belle-mère l'avait tenue dans ses bras toute la nuit en essayant de la rassurer : « Mais non, il ne veut pas te tuer, il ne s'agit pas de te tuer ; c'est autre chose. » Il a fallu trois mois pour qu'elle perde sa virginité.

Le mari de ma grand-mère avait deux frères. L'un était prêtre de l'Église orthodoxe, l'autre travaillait avec mon grand-père. Ils étaient commerçants. Ils importaient des épices, de la soie et d'autres produits du Moyen-Orient ; ils avaient plusieurs boutiques, des maisons et des terres. Ils étaient très riches.

Le frère de mon grand-père, le prêtre, a fini par devenir patriarche de l'Église orthodoxe de Yougoslavie, l'homme le plus puissant du pays après le roi. Au début des années 1930, quand le pays était encore une monarchie, Alexandre, le roi de Yougoslavie, a demandé au patriarche d'unir les Églises orthodoxe et catholique, et celui-ci a refusé.

Le roi a alors invité le patriarche et ses deux riches frères à déjeuner pour discuter. Ils y sont allés, mais le patriarche n'a pas voulu changer d'avis. Le roi a fait servir aux trois frères des aliments dans lesquels on avait mélangé des diamants pilés. Dans le courant du mois qui a suivi, les trois frères, le patriarche, mon grand-père et le troisième, sont morts d'hémorragie intestinale, dans de terribles souffrances. C'est ainsi que ma grand-mère s'est retrouvée veuve alors qu'elle était encore très jeune.

Ma grand-mère et ma mère entretenaient d'étranges relations – de mauvaises relations. Ma grand-mère était tout le temps fâchée contre ma mère, pour tout un tas de raisons. Avant la guerre, ma grand-mère, la riche veuve propriétaire de magasins, avait été jetée en prison parce que sa fille, ma mère, était une communiste enragée ; elle avait dû acheter sa liberté en donnant de l'or qu'elle avait mis de côté. Ensuite, après la guerre, quand les communistes ont pris le pouvoir, ma mère a dû, pour prouver sa fidélité au Parti, renoncer à tous ses biens matériels – et à tous ceux de sa mère. En fait, elle a dressé la liste des possessions de ma grand-mère et, en bonne communiste, elle a remis cette liste au Parti. C'était pour le bien du pays. Voilà comment ma grand-mère a perdu tous ses magasins. Elle a perdu ses terres et sa maison. Elle a tout perdu. Et elle s'est sentie profondément trahie par sa propre fille.

Après le départ de mon père, elle est venue vivre avec nous. Ça n'a été facile ni pour elle ni pour ma mère, mais son arrivée a marqué un tournant pour moi.

Je me rappelle encore très bien plusieurs détails à son sujet. Elle avait à peine trente ans quand elle a commencé à mettre de côté les vêtements dans lesquels elle voulait être enterrée. Tous les dix ans, au gré des changements de mode, elle changeait aussi de tenue d'inhumation. Au début, celle-ci était intégralement beige. Puis elle s'était décidée pour des pois. Ensuite pour du bleu foncé à fines rayures, et ainsi de suite. Elle a vécu jusqu'à cent trois ans.

Quand je lui demandais de me raconter ses souvenirs des deux guerres mondiales, elle me disait ceci : « Les Allemands sont très corrects. Les Italiens sont toujours à la recherche d'un piano et veulent faire la fête. Mais quand les Russes arrivent, tout le monde fiche le camp parce qu'ils violent toutes les femmes, jeunes ou vieilles. » Je me rappelle aussi que la première fois que ma grand-mère a pris l'avion, elle a demandé à l'hôtesse de ne pas lui donner une place à côté du hublot, parce qu'elle venait d'aller chez le coiffeur et ne voulait pas que le vent l'ébouriffe.

Comme beaucoup de gens dans notre culture en ce temps-là, ma grand-mère était profondément superstitieuse. Elle croyait que si on voyait une femme enceinte ou une veuve en sortant de chez

soi, il fallait immédiatement arracher un bouton de son vêtement et le jeter, pour conjurer le mauvais sort. En revanche, il n'y avait pas de porte-bonheur plus efficace que de se prendre une fiente d'oiseau sur la tête.

Quand j'avais des examens en classe, ma grand-mère jetait un verre d'eau sur moi au moment où je franchissais le seuil, pour que tout se passe bien. Du coup, il m'arrivait d'aller à l'école le dos trempé en plein hiver !

Milica lisait l'avenir dans le marc de café turc ou avec une poignée de haricots blancs : elle les lançait en l'air et interprétait les dessins abstraits qu'ils formaient en retombant.

Ces signes et ces rituels m'apportaient une forme de spiritualité. Ils me reliaient aussi à ma vie intérieure et à mes rêves. Bien des années plus tard, quand je suis allée étudier le chamanisme au Brésil, j'ai constaté que les chamanes étaient attentifs au même genre de signes. Si votre épaule gauche vous démange, ça a une signification bien précise. Chaque partie du corps se rattache à différents signes qui vous aident à comprendre ce qui se passe en vous – au niveau spirituel, mais aussi physiquement et mentalement.

Mais quand j'étais adolescente, je commençais à peine à entrevoir tout cela. Et mon corps disgracieux n'était guère qu'une source d'embarras pour moi.

J'étais présidente du club d'échecs de mon école – je jouais bien. Et quand mon école a remporté un tournoi, j'ai été choisie pour aller recevoir le prix sur scène. Ma mère n'ayant pas voulu m'acheter de robe neuve pour la cérémonie, je suis montée sur l'estrade avec mes chaussures orthopédiques et mon faux jupon. Le responsable m'a remis le prix – cinq échiquiers neufs – et je m'apprêtais à les emporter dans la coulisse quand ma grosse chaussure s'est coincée dans quelque chose. Je suis tombée, et les échiquiers ont volé dans tous les sens. Tout le monde a ri. Après cela, j'ai refusé de sortir de chez nous pendant plusieurs jours. Et je n'ai plus joué aux échecs.

Une honte insondable, une timidité sans fond. Quand j'étais petite, je n'arrivais pas à parler aux gens. Maintenant, je peux affronter trois mille personnes sans notes, sans savoir à l'avance ce que je vais leur dire et même sans support visuel, et je suis capable de regarder tous les membres du public et de parler sans difficulté pendant des heures.

Que s'est-il passé ?

L'art.

À quatorze ans, j'ai réclamé à mon père du matériel de peinture à l'huile. Il me l'a acheté et a demandé à un de ses vieux amis partisans, un artiste qui s'appelait Filo Filipović, de me donner des leçons. Filo Filipović, qui faisait partie d'un groupe appelé Informel, peignait ce qu'il appelait des paysages abstraits. (Plus tard, quand Tito a dénoncé la décadence de l'art abstrait, celui-ci est passé de mode en Yougoslavie.) Il est arrivé dans mon petit atelier chargé de peintures, de toiles et d'instruments divers et m'a donné mon premier cours de peinture.

Il a découpé un morceau de toile et l'a posé par terre. Il a ouvert une boîte de colle et en a versé sur la toile ; il a ajouté un peu de sable, du pigment jaune, du pigment rouge et du noir. Puis il a versé dessus à peu près un demi-litre d'essence, il a frotté une allumette et tout a explosé. « C'est un coucher de soleil », m'a-t-il dit. Et il est reparti.

J'étais très impressionnée. J'ai attendu que cette gadoue calcinée soit sèche et, très précautionneusement, je l'ai accrochée au mur. Puis je suis partie en vacances avec ma famille. À mon retour, le soleil d'août avait tout desséché. Les couleurs avaient disparu, le sable s'était décollé. Il ne restait qu'un petit tas de cendres et de sable par terre. Le coucher de soleil n'existait plus.

J'ai compris plus tard ce qui faisait l'importance de cette expérience. Elle m'avait enseigné que le processus était plus important que le résultat, de même que la performance représente pour moi davantage que l'objet. J'avais observé le processus de création puis le processus de

dissolution. Tout cela n'avait ni durée ni stabilité. Tout était pur processus. Plus tard, j'ai lu – et adoré – cette citation d'Yves Klein : « Mes tableaux ne sont que les cendres de mon art. »

J'ai continué à peindre dans mon atelier, chez nous. Mais un jour, alors que j'étais allongée dans l'herbe à contempler un ciel sans nuages, j'ai vu passer au-dessus de moi douze jets de l'armée qui laissaient des traînées blanches dans leur sillage. Fascinée, j'ai regardé ces traînées disparaître lentement, le ciel redevenir d'un bleu immaculé. Et soudain, cette idée s'est imposée à moi – pourquoi peindre ? Pourquoi me limiter à deux dimensions, alors que je pouvais faire de l'art à partir de tout : le feu, l'eau, le corps humain ? Tout ! J'ai eu une véritable révélation – j'ai compris qu'être artiste, ça voulait dire jouir d'une immense liberté. Si j'avais envie de créer quelque chose à partir de poussière ou de détritiques, rien ne m'en empêchait. Cette sensation a été incroyablement libératrice, surtout pour quelqu'un qui vivait dans un foyer où la liberté n'existait pour ainsi dire pas.

Je suis allée à la base militaire de Belgrade et j'ai demandé s'il était possible de faire décoller une douzaine d'avions. J'avais dans l'idée de leur indiquer quelle trajectoire suivre pour que les traînées de vapeur dessinent des motifs dans le ciel. Les types de la base ont appelé mon père et lui ont dit : « S'il te plaît, viens récupérer ta fille. Elle n'a pas idée de ce que ça coûte de faire voler des jets pour qu'elle puisse dessiner dans le ciel. »

Je n'ai pas cessé de peindre d'un coup pour autant. Quand j'ai eu dix-sept ans, j'ai commencé à me préparer pour l'entrée à l'École des beaux-arts de Belgrade – il fallait suivre des cours du soir et prendre des leçons de dessin pour pouvoir présenter un dossier d'admission. Je me rappelle que toutes mes amies me disaient : « Pourquoi est-ce que tu t'embêtes avec ça ? Tu n'as pas besoin de faire quoi que ce soit – ta mère n'a qu'à passer un coup de fil et ils t'inscriront. » Ça me mettait en colère mais, en réalité, j'étais surtout gênée. Ce qu'elles disaient était vrai et je n'en ai été que plus déterminée à affirmer ma propre identité.

Les cours du soir étaient des cours de croquis sur le vif, et nous avions des modèles nus, féminins et masculins. Je n'avais encore jamais vu d'homme nu. Je me rappelle qu'un jour, le modèle était un Tzigane – c'était un petit bonhomme, mais son phallus lui pendait jusqu'aux genoux. J'étais incapable de le regarder ! Alors j'ai tout dessiné, sauf le phallus. Chaque fois que le professeur passait, il jetait un coup d'œil à ce que j'avais fait et me disait : « Ton dessin n'est pas terminé. »

Un jour, je devais avoir onze ou douze ans, j'étais assise sur le canapé chez nous, en train de lire un livre qui me plaisait beaucoup en mangeant du chocolat – rare moment de bonheur absolu. Je lisais et je grignotais, parfaitement détendue, les jambes écartées en travers du coussin du canapé. Et voilà que, surgissant de nulle part, ma mère est arrivée dans la pièce et m'a giflée si violemment que j'ai saigné du nez. Je lui ai demandé : « Mais qu'est-ce que j'ai fait ? » Elle m'a répondu : « Serre les jambes quand tu es assise sur le canapé. »

Moi à Rovinj, Istrie, 1961.

Ma mère avait une attitude très étrange à l'égard du sexe. Elle s'inquiétait beaucoup à l'idée que je puisse perdre ma virginité avant le mariage. Si quelqu'un téléphonait pour moi et que c'était une voix masculine, elle demandait : « Qu'est-ce que vous voulez à ma fille ? » et raccrochait aussitôt. Elle ouvrait même mon courrier. Elle me disait que le sexe était sale et n'était acceptable que si on voulait avoir un enfant. Du coup, le sexe me terrifiait parce que moi, je ne voulais pas d'enfants. J'avais l'impression que les enfants étaient un piège épouvantable. Je ne voulais qu'une chose, être libre. Quand je suis entrée à l'École des beaux-arts, toutes les élèves de ma classe avaient déjà perdu leur virginité. Elles allaient à des fêtes, à des soirées, alors que ma mère exigeait que je sois rentrée à dix heures – même après mes vingt ans. Du coup, je ne sortais pas. Je n'avais jamais de petit copain et j'étais convaincue que j'avais quelque chose qui clochait. Maintenant, quand je vois de vieilles photos, je me trouve très bien, mais à l'époque, j'étais persuadée d'être un vrai laideron.

Il y a eu un baiser quand j'avais quatorze ans, mais il ne compte pas vraiment. Nous étions à la mer, en Croatie, et le garçon s'appelait Bruno. Ce n'était même pas un baiser sur la bouche – un simple petit bisou sur la joue. Mais ma mère nous a vus, elle m'a attrapée par les cheveux et m'a écartée de lui brutalement. J'ai dû attendre encore un moment pour recevoir mon premier vrai baiser. J'avais une amie, Beba, qui était très jolie, et tous les garçons lui tournaient autour. Ils lui demandaient des rendez-vous et la plupart du temps, elle ne pouvait pas aller à tous, alors elle m'envoyait à sa place. Un jour, elle avait rendez-vous avec un garçon que je connaissais, qui habitait l'immeuble juste en face du nôtre, mais elle était déjà prise, alors elle m'a demandé d'aller au cinéma où ils devaient se retrouver et de le prévenir qu'elle ne pouvait pas venir. J'y suis allée, j'ai trouvé le garçon et je lui ai dit : « Je suis vraiment navrée, mais elle ne peut pas venir. » Il a répondu : « J'ai déjà pris deux billets pour le film. Tu veux m'accompagner ? » On a vu le film, puis on est sortis dans la neige et on a bu la vodka qu'il avait apportée. Nous avons fini allongés dans la neige et il m'a embrassée. Mon premier vrai baiser. Je l'aimais bien, mais nous ne sommes pas allés plus loin. Il s'appelait Predrag Stojanović.

Mon premier amour, 1962.

Je ne voulais pas perdre ma virginité avec un garçon que j'appréciais, parce que je ne voulais pas risquer de tomber amoureuse du premier avec qui je passerais à l'acte. Je voulais faire ça avec quelqu'un pour qui je n'éprouvais aucun sentiment.

Je savais que quand une fille couche avec un garçon pour la première fois, elle est généralement amoureuse de lui et qu'ensuite, forcément, le garçon la plaque et la fille souffre. Comme je ne voulais pas que ça m'arrive, j'ai décidé de chercher un garçon qui couchait avec beaucoup de filles – qui était connu pour ça – et de me servir de lui pour perdre ma virginité. Alors, je serais enfin comme tout le monde. Mais il fallait que ça se passe un dimanche, à dix heures du matin, pour que je puisse dire à ma mère que j'allais voir un film en matinée, parce qu'elle ne voulait pas que je sorte le soir. Je suis donc allée aux Beaux-Arts, j'ai regardé autour de moi et j'ai repéré un type connu pour faire la fête et picoler. Parfait. Comme je savais qu'il aimait la musique, je l'ai abordé en lui disant : « J'ai le nouveau disque de Perry Como. Ça te dirait de l'écouter un de ces jours ? Je ne peux pas te le prêter, mais on pourrait l'écouter ensemble. » (En fait, je n'écoutais que de la musique classique et j'avais emprunté le disque à une amie exprès. J'ignorais à peu près tout du rock.)

Il a répondu :

« D'accord. Quand ? »

— Pourquoi pas dimanche ?

— Bon. À quelle heure ?

— Dix heures du matin.

— Tu es cinglée ou quoi ? »

Alors j'ai dit :

« Bon, très bien. Onze heures ? »

J'ai acheté du cognac albanais pour me mettre en condition. C'est l'alcool le plus infect, le plus bas de gamme que vous puissiez imaginer – ils le fabriquent le matin et le boivent le soir. C'est ce qu'on racontait pour rire, en tout cas. En ce temps-là, les Albanais venaient en Yougoslavie pour acheter du pain blanc, parce qu'ils n'avaient qu'un pain noir immangeable. Rien à voir avec le pain complet si sain qu'on peut acheter aux États-Unis. Ce pain-là était noir parce qu'il était fait avec de la farine de mauvaise qualité. Il avait presque un goût de sable. Les Albanais mettaient une tranche de pain blanc entre deux tranches de leur pain noir et mangeaient ça comme un sandwich au fromage.

Vous pouvez imaginer le goût qu'avait le cognac albanais, fabriqué avec ce pain noir. En plus, je ne buvais jamais, mais je m'étais dit qu'il serait utile de l'avoir pour servir d'anesthésique.

Je suis allée chez ce type vers onze heures et j'ai frappé à la porte. Personne n'a répondu. J'ai continué à frapper et il est enfin venu m'ouvrir. Il était à moitié endormi, comme s'il avait fait la fête la veille et était rentré tard. Il a dit : « Ah... c'est toi. Très bien. Je vais prendre une douche. Tu n'as qu'à préparer du café. »

Pendant qu'il prenait sa douche, j'ai fait du café et j'y ai versé une grande rasade de cognac albanais. On a pris le café, j'ai posé le disque de Perry Como sur le tourne-disque, on s'est assis sur le canapé et je lui ai littéralement sauté dessus. On était à peine déshabillés quand on l'a fait, et j'ai crié. Il a compris alors que j'étais vierge et il a été tellement furieux qu'il m'a jetée dehors. J'ai dû attendre encore toute une année pour faire ça correctement, et ça s'est passé avec Predrag Stojanović, qui a donc été mon premier amour. Mais j'étais fière de m'être débarrassée de ça.

J'avais vingt-quatre ans. J'habitais toujours chez ma mère, je n'avais toujours pas le droit de rentrer après dix heures du soir. J'étais encore complètement sous sa coupe.